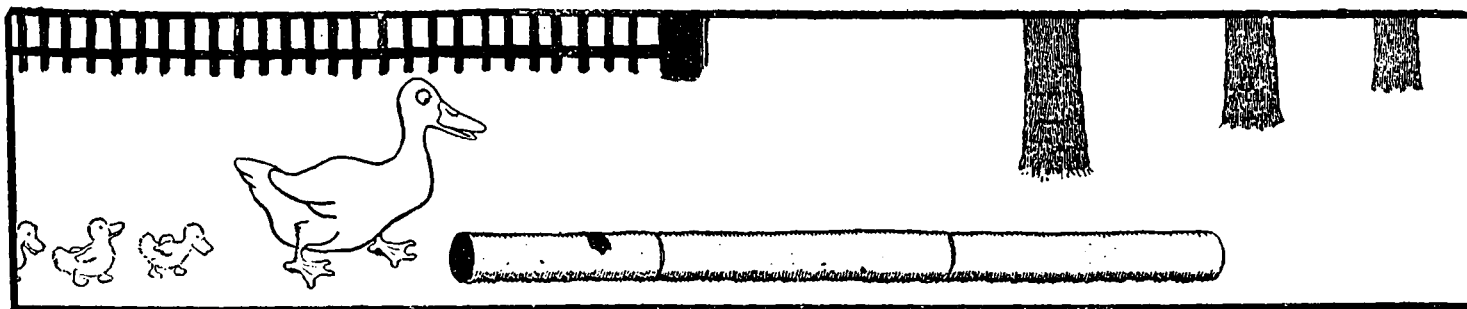
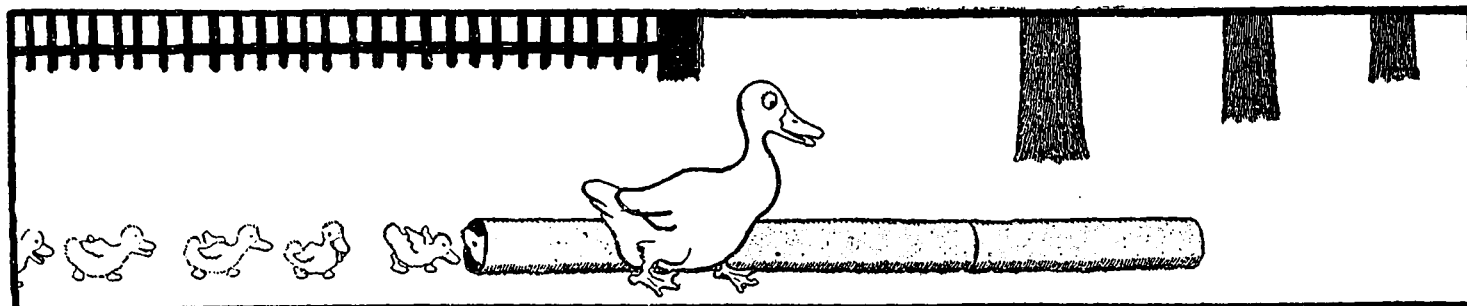




I



II

COUCHER DU SOLEIL EN AFRIQUE

*Ierc d'horreur j'assiste à ton coucher farouche.
Dans la cendre embrasée, ô soleil dévorant !
Rouge ulcère du ciel, gris de gangrène, oïl louche,
Et cruel et souillé de Tibère expirant !*

*Là-bas rous sourient-ils du qui so'eil dorant
Nos soirs, au doux pays de France ? Sur sa couche,
C'est un roi qui s'endort paisible, et dont la bouche
En songe encor murmure un arrêt bisnaisant.*

*Ici c'est un bandit, qui meurt saoul de carnage !
Il a brûlé, tué tout le jour, et sa rage,
Laisse enfin, s'est changée en un lugubre ennui.*

*Assoiffé du néant, sans nul remords du crime,
A corps perdu, d'un bond, il se rue à l'abîme !
— Et brusquement, sur le monde s'abat la nuit.*

ALBERT FERNÉ.

LE GAËL

Sous un ciel noir et lugubre, déchiré d'instant en instant par l'éclair, de grandes vagues crêtées d'argent mugissent, échevelées, terribles, emportées dans un galop formidable vers les nues qu'elles semblent vouloir escalader.

Le trois-mâts *l'Intépide*, perdu au milieu du chaos et le flanc ouvert par un roc, sombre lentement avec des soubresauts, des gémissements d'agonisant.

Un petit homme, tout de nerfs, à la taille droite et fière, au regard d'acier, le capitaine Le Gaël — hurle entre deux coups de tonnerre :

— Nous sommes vaincus... Allons, vite, en prière, mes enfants... Allons, vite, en prière, mes enfants...

Les matelots, impuissants, abandonnent les pompes et c'est chose vraiment belle qu'une prostration de vingt hommes bronzés, à large poitrine, combattants héroïques des tempêtes, s'apprêtant à mourir simplement.

Le capitaine ordonne, quand la prière est achevée :

— Mettez à la mer le canot qui reste."

Cela fait :

"Quo les plus jeunes descendent les premiers, puis viendront les vieux, reprend Le Gaël.

Les hommes sont vite réunis dans le canot, qui semble à se dérober sous un poids trop lourd ; ils comprennent ce danger et, pourtant, ils attendent, silencieux, le capitaine.

Mais Le Gaël pense :

— Si je descends près d'eux, le canot, qui n'en peut supporter davantage, sera vite submergé et je périrai avec ces pauvres gens...

Puis, tout haut, très farouche, presque brutal, il continue, parlant à ses matelots :

— Allez... et que Dieu vous protège !...

Vingt voix crient ensemble :

— Pas sans notre capitaine.

Le Gaël se fâche et d'une voix brève, impérieuse :

— Je le veux !... vous me devez obéissance... Allez !

Dans le canot, un vieux à barbe presque blanche se lève :

— Écoutez, capitaine, supplie-t-il, prenez ma place ; vous savez que je suis vieux ; je connais assez la vie pour la laisser sans trop de regret. D'ailleurs, mon âge avancé ne me promet pas de longues années d'existence et puis, moi, je suis tout seul : personne à soutenir, personne à pleu-

rer... je partirai sans faire des malheureux ; mais vous, capitaine... vous avez...

— Moi, j'ai mon devoir à respecter et à servir avant tout, dit fièrement Le Gaël, et je vous défends de raisonner mes ordres.

...Alors, dans la nuit, le canot s'éloigne, disparaît.

* * *

Mais maintenant qu'il est seul, tout seul, sur son bâtiment, le capitaine Le Gaël, très pâle, l'œil fixe, agrandi de tristesse, se livre à toutes les réflexions qui s'agitent derrière son front brûlant.

Il oublie tout : le lieu où il est, la tempête, la mer qui le guette, l'attend.

Sa pensée rapide, d'une merveilleuse et cruelle lucidité, le transporte là-bas vers la France, près des siens, dans un petit coin de terre, aux environs de Brest.

Alors Le Gaël revoit le joli jardinet si propre où il a passé de doux moments de loisirs, il franchit le seuil de sa demeure et il serre dans ses bras la compagne de sa vie, celle qu'il s'est choisi pour partager en commun les rares joies et les nombreuses vicissitudes de l'existence.

Il n'y a pas huit ans qu'ils sont unis ; son roman d'amour simple et loyal se présente à lui dans tous ses moindres détails ; il revoit les émotions neuves, exquises, qui ont gonflé son cœur quand il rencontrait pour les premières fois sa fiancée.

Puis, c'est le mariage et, plusieurs mois ensuite, l'enfant.

Cette enfant se nomme Georgette.

Georgette !... sa créature délicieuse, avec son sourire éternel, ses grands yeux azurés, ses joues où il fait bon déposer des baisers.

Georgette !... sa fille adorée, un morceau de sa chair, une partie de son âme.

Et il semble à Le Gaël, pendant ce moment critique où il va disparaître, emporté dans les eaux, il lui semble que deux petits bras potelés lui serrent doucement le cou et qu'une voix mutine, pleine de caresses, lui souffle à l'oreille :

— Papa ! papa ! embrasse ta Georgette, ta petite Georgette, qui t'aime tant.

Soudain, les visions aimées s'évanouissent : le capitaine Le Gaël se trouve sur l'immense mer en furie, perdu sans retour, n'ayant plus qu'à mourir.

Alors, le cœur tordu d'un désespoir énorme, la poitrine oppressée de sanglots, il s'adosse contre le mât pour ne pas tomber :

— Mon Dieu c'est bien fini, maintenant pense-t-il, jamais, je ne les reverrai plus jamais ! oh ! c'est horrible ! horrible !

En ce moment, une vague gigantesque — bienfaisante, car elle va faire cesser une souffrance trop amère — passe sur le pont de *l'Intépide* avec un fracas sinistre ; le bâtiment craque, s'entr'ouvre, tourne sur lui-même, puis disparaît dans l'abîme.

Et un long cri déchirant, suprême, inouï, domine un instant la tempête :

— Adieu, Georgette !... Ma fem... ma femme chérie... adieu !

H. CASCARINO.

RIEN D'EXTRAORDINAIRE

Célestin — Comment tombe-t-on en amour ?

Philidor. — Comme on tombe dans n'importe quelle autre excavation... faute de regarder quand on marche

AMABILITÉ

Le conférencier. — Ces gens-là sont singuliers. Ils me donnent autant pour une courte lecture que pour une longue.

L'ami. — Ils devraient te payer davantage, il me semble.